

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

MAURICE LAFARGUE, Président-Gérant; HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lnc.

MERCREDI, 12 NOVEMBRE 1913.

Table with 3 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.), Fahrenheit, Centigrade.

La Société De Secours Mutuels La France

Hier soir a eu lieu, au siège social de la Société de Secours Mutuels La France, une assemblée générale qui avait pour but de décider la date à laquelle serait portée les élections annuelles de cette société, à l'effet de pourvoir au renouvellement du conseil d'administration actuel dont le mandat expire fin décembre. Comme on le faisait prévoir cette date a été fixée au mercredi, 10 décembre.

Toujours désireux de tenir nos lecteurs au courant du développement des sociétés françaises, et heureux surtout d'enregistrer leur succès nous croyons qu'il est de notre devoir de rappeler ici le passé de cette société.

Fondée le 16 avril 1894, ayant comme président M. J. E. Rivière, elle comptait bientôt 63 membres, mais par suite de dissensions, plusieurs des membres démissionnèrent et s'en furent grossir les rangs d'une autre société française de même genre, et de puis lors cette société ne fit que décliner.

À la fin de l'exercice 1912, la Société la France comptait 26 membres, sans actif aucun, mais au lieu et place de cet actif elle avait un passif de 20 dollars 36... c'était loin d'être brillant; tout ce qui restait à cette société était le bon vouloir et l'amour propre d'une poignée de membres, même les plus timides d'entre eux parlaient-ils de fusionner.

Composé de membres

jeunes et actifs, administrée avec sagesse, cette société devait vite sortir de l'impasse où elle se trouvait; en effet, en moins d'un an, elle a vu le nombre de ses membres s'élever à près de soixante, et son actif remonter à plus de cent-vingt dollars sans passif aucun.

Mais il ne faudrait pas que les membres s'arrêtent à ce premier succès; car il leur reste encore beaucoup à faire; mais nous sommes certains qu'il ne perdrons pas de vue la tâche qu'ils se sont imposée, et que leurs efforts finiront par être couronnés par la réussite finale.

La mort du Voiturier

Monsieur Cerise asséna un regard de colère sur le quai du port, puis d'un coup de fouet il enveloppa ses chevaux maigres... L'omnibus, grinçant, se décolla péniblement des pavés durs; puis, tintant de ses vitres mal assurées, il prit sa course cahotante.

À l'intérieur, deux vieilles paysannes, de gros paniers à leurs côtés, avaient pour elles toute la voiture. C'est en vain que M. Cerise, le long du quai, roulait sur la droite et sur la gauche, des regards interrogateurs... Nul ne faisait le signe d'arrêt, et la voiture déjà dépassait les dernières maisons de la ville, s'engageait sur la route poussiéreuse.

Elle montait durant quatre kilomètres vers la gare de Citharista, dans les collines où passent les grands trains qui relient Marseille à Nice, sans se soucier de l'humble ville maritime.

Durant des années les diligences, puis les omnibus de M. Cerise avaient tenu la route. Alors nul besoin d'attendre les clients, qui d'eux-mêmes se pressaient longtemps à l'avance, crainte de n'avoir point de place. Alors M. Cerise commandait en maître aux voyageurs. Mais depuis deux ans un service d'autobus s'était établi. Malgré leurs cahots et leur odeur nauséabonde, ils avaient pour eux la vitesse; les plus hardis tout de suite étaient allés vers eux; puis, aucun accident ne s'étant produit, les plus timides avaient suivi; seuls quelques vieillards restaient fidèles au vieux Cerise, mais ils voyageaient rarement. Au bout de deux ans, ses voitures couraient les routes, devenues légères et vides comme sa caisse... Ses enfants galopèrent sur les routes, leur mère morte, depuis l'année de dix-sept ans jusqu'au dernier qui n'avait pas six ans... tous sales et déchirés, et n'ayant plus de pain à la maison, ils maraudaient un peu partout... Enfin tout disait la ruine, et même les chevaux efflanqués, qui n'avaient plus leur juste ration, mais, plus que tous, les vieux omnibus à l'abandon...

On les avait poussés à la porte d'une remise, dont Cerise ne pouvait plus solder le loyer... Ils étaient là sur un terrain vague, en sortant de Citharista, et chaque fois le voiturier, la rage au cœur, devait passer devant leur misère étiolée à tous les regards... Jaunis, écaillés, minables, ils peinaient plus durement sous la pluie et le soleil que jadis sur les routes au temps de leur activité. Alors ils étaient les voyageurs qui, malgré la chaleur ou l'averse, marchent allègrement, parce qu'ils savent trouver bientôt l'ombre ou la lièdre du gîte. Maintenant, immobiles, ils semblaient prendre racine dans la terre, participer au destin des arbres qui ne peuvent fuir le vent ni l'orage et restent plantés

Rétabli

Thedford's Black-Draught est le meilleur remède dont je me suis servi, écrit J. A. Steelman, de Pattonville, Texas. "J'ai souffert terriblement d'une maladie de foie et je ne pouvais trouver aucun soulagement. Les médecins déclaraient que j'étais poitrinaire. Je ne pouvais pas travailler du tout. Finalement j'ai essayé

THEDFORD'S Black-Draught

et à ma grande surprise je suis devenu mieux, et aujourd'hui suis aussi bien qu'aucun homme." Thedford's Black-Draught est un bon cathartique, c'est un remède végétal pour le foie qui a corrigé les irrégularités du foie, de l'estomac et des intestins pendant plus de 75 ans. Achetez un paquet au jour d'hui. Insistez à ce qu'on vous donne le véritable de Thedford. E-70

au seuil des maisons comme des maudits à la porte d'un paradis... Les vieux omnibus, M. Cerise les avait achetés au rabais quand ils avaient dû céder la place dans les grandes villes aux tramways électriques. Sous son règne, ils avaient trouvé une sorte de splendeur; maintenant, c'était l'écroulement définitif; la poussière s'incrustait au moyen des roues, des morceaux de vitres cassées tremblaient aux rafales molles du vent marin, aux froides secousses du mistral; la peinture pleurait sur leurs flancs en longs filets comiques; tout ce qui était bois devenait la proie de la moisissure, tout ce qui était fer de la rouille; eux qui, jadis, avaient emporté des robes et des rires de jeunes filles, maintenant, au bord de la route qu'ils avaient occupée alors, ils semblaient sur une sorte de pilori, exposés aux quolibets de tous ceux qui maintenant l'occupaient.

Le gros Cerise avait enlevé ses chevaux d'un coup de fouet pour passer plus vite; ces jours se pressaient au bord de ses lèvres; sa douleur, ce jour-là l'exaspérait; le matin même, un huissier était venu le manager d'une saisie; il ne payait plus ni boulanger ni boucher... C'était la famine!

La route se déroulait blanche et monotone... A mi-chemin, les deux paysannes descendirent devant le portail de bois d'une bastide, et ce fut à vide que l'omnibus arriva devant la gare de Citharista. Aussitôt après, l'autobus, parti bien après lui du quai, déversait devant la gare un grand flot de voyageurs.

Enorme, apoplectique, enluminé par le vin ou il trouvait sa seule consolation. Certes regardait les gens de Citharista qui s'engouffraient dans la gare, n'osant plus tourner l'œil vers lui... Mais ce fut un sursaut plus vif de colère au fond de ses yeux injectés, quand il vit sa fille, son aînée, qui causait en riant avec son rival, près de l'autobus.

Ah! la coquine!... C'était donc son coup de jiu-jitsu le faisait encore souffrir. Le soldat, que cette cordialité achevait de bien disposer, fit de la tête un signe négatif. La bouche à l'appareil téléphonique, Raoul avait déjà demandé la communication. Allô! je suis bien au Tunisie?... Parfait. Voulez-vous parler lord Byrold ou lord Johnston de venir à l'appareil... Oui, j'attends.

Au bout de trois minutes de silence, la conversation commença. Hilaire était tout oreilles. — C'est vous, lord Byrold... vous reconnaissez la voix, n'est-ce pas?... Raoul... D'abord, je vous prie, des nouvelles de ce pauvre sir Durtham... Ah! Tant mieux... Cela nous soulage d'un grand poids... Le numéro quatre?... Est-ce vrai? Il avait vérifié si vous ne trichiez pas, et maintenant... Refusé de souper? Est-il sérieusement en colère de ne pas être mort?... Ah! oui, il est des vôtres à présent... C'est pour le cercle que je vous téléphone, j'ai des choses à communiquer aux Chercheurs de Mystères... Oui, assez intéressantes... Non, venez ici, voulez-vous?... Vous êtes tous là, venez donc tranquille, oui, finissez votre partie de bridge et arrivez en trois... dans trois quarts d'heure? Très bien. Vous viendrez tous, n'est-ce pas... à tantôt... Good by.

fit tourner, puis immobilisa de sa rude main l'attelage effaré, qui hennissait de douleur et bavait la route... Des cris paillardèrent de la machine énorme, qui ne pouvait s'arrêter, lancée sur un pente raide, et déjà basculait terriblement; puis tout s'abîma dans une horrible confusion de vitres brisées, de bois cassé, de fer tordu, de clameurs humaines...

— Ah! la coquine!... Si je la prends!... hurlait Cerise, enflammé d'alcool. Et ce matin-là voilà qu'il l'y prenait!... Il rugit, s'élança vers elle, la saisit par le bras avec violence... — Veux-tu bien t'en aller, fille de rien!... Tu vas rentrer avec moi, et vivement. Elle s'échappait, narguant son père... — Plus souvent! l'absinthe ne me suffit pas! Elle disparut, riant d'un mauvais rire. Cerise avait mis le poing sur le nez de son rival: — Si tu y touches, prends garde à toi! Je te le dis, il l'arrivera malheur!

L'autre ricanaît, les jambes arquées dans ses mollières, la sacoche de cuir neuf sur la cuisse, la casquette sur l'oreille, avec l'air de représenter le progrès et la civilisation. Mais du train qu'arrivait à stoppait, descendant des voyageurs. Cerise s'était précipité vers la barrière: — Omnibus pour la ville, trente centimes! cria-t-il en vain de sa voix éraillée. Olivier souriait sans se donner la peine d'ouvrir la bouche; tous allaient vers lui sans hésiter. Quand ils eurent tous défilé, Cerise se précipita sur ses rênes, fouetta ses chevaux et, d'une folle allure, lança sur la route en pente sa voiture vide...

Il se rappelait la ruée des voyageurs vers ses voitures, les bousculades, ses réponses hautes et timides réclamations: "Si ça ne vous plaît pas, vous pouvez aller à pied!" et dans les matins de fêtes, les grappes suspendues aux marchepieds, les enfants juchés sur le toit des omnibus. Alors il était le roi de la route... Et maintenant c'était chaque jour le supplice de cette humiliation avec la misère, la faim, l'hôpital ou tout! Autant valait en finir tout de suite, se tuer ou tuer! Ah! s'il y reprenait sa fille! Elle ou lui, il faudrait bien qu'ils les fit payer pour tout! Et convulsivement, il fouaillait ses bêtes efflanquées, qui couraient et ruèrent, affolées de douleur.

Mais si vite que filait la voiture, déjà Cerise entendait derrière lui, le roulement de la machine détestée... Il s'était retourné, il avait jeté des yeux chargés de haine vers la silhouette grise et lourde, qui descendait follement la côte à sa poursuite, et dans un coup de colère, il avait reconnu, à côté d'Olivier, sa fille qui souriait à l'ennemi!... Ah! maintenant si les siens mêmes le trahissaient, si vraiment il était maudit, abandonné de tous, il ne lui restait plus qu'à mourir, mais du moins que ce fut dans une atroce vengeance! Une dernière fois, il se retourna, il emplit ses yeux de ce spectacle odieux, la machine affreuse qui descendait triomphante, prête à le dépasser, et sa fille à côté du rival exécuté.

Alors il tira sur les rênes si violemment, que les chevaux se cabrèrent, la bouche saignante; d'un seul coup de poignet il les

Opéra Français

Ce soir, à 8 heures, "La Bohème" sera chantée par les étoiles de la troupe d'opéra comique. Suivant les rapports du bureau de location, toutes les places seront vendues bien avant le commencement de la représentation.

"La Bohème" est un des opéras favoris du public de la Nouvelle-Orléans. Et nous ne doutons pas une minute que c'est devant une salle comble que MM. Coulon, Kaivira, Bernard, Combes, Joubert, Zery et Morel; Miles Lavarenne et Ruiss présenteront ce chef-d'œuvre au public.

Parmi ces artistes, Mlle Lavarenne, MM. Bernard, Combes et Joubert, ne sont pas nouveaux à la Nouvelle-Orléans, où leur retour a été très apprécié du public. MM. Coulon et Kaivira feront leurs débuts ce soir, comme ténor et baryton. L'un et l'autre sont d'excellents artistes. M. Coulon s'est déjà fait un nom sur les scènes européennes. Sans aucun doute nous aurons à retenir des compliments à M. Affre, qui après le triomphe de mardi, nous aura procuré une autre excellente soirée.

"Guillaume Tell" sera donné samedi soir. Dimanche, en matinée "Faust", et le soir "La Fille du Tambour-Major", l'œuvre charmante d'Offenbach.

L'orchestre jouera au cours de la représentation des airs nationaux, en l'honneur des membres de la convention des Filles de la Confédération.

A partir de la matinée de dimanche, la quatrième galerie sera réservée aux gens de couleur, prix d'admission 15 cents.

LES THEATRES AMERICAINS.

LE TULANE Mlle Rose Stahl remplit un engagement d'un semaine au Théâtre Tulane, présentant la charmante comédie "Maggie Pepper", par Charles Klein, dont le sujet est tiré de la vie les employés des grands magasins de nouveautés. Aucune des questions du jour n'a été plus minutieusement traitée par M. Klein, que celle touchant l'existence des commis de magasins. Cette pièce est très intéressante et dans le goût du jour. Mlle Stahl fait de Maggie Pepper, un type de la vie réelle, présente une vraie jeune fille de magasin. Dans toutes les villes où elle se trouve Mlle Stahl visite les grands magasins et continue ses études.

Les acteurs qui secondent Mlle Stahl sont tous de première force.

LE CRESCENT.

Mlle Annie Russell présente au Théâtre Crescent deux des anciennes comédies classiques du répertoire anglais, "She Stoops to Conquer", d'Olivier Goldsmith, et "The Rivals", de Sheridan. Citons, parmi les excellents sujets de la troupe: Oswald York, autrefois avec la célèbre troupe Benson, d'Angleterre; Percival Stevens, qui est si bien connu sur les scènes An-

glaises et Américaines; Fred Permon, élève des meilleures scènes anglaises; Mlle Fohiett Paget, qui a tenu le rôle de "Mme Malaprop" pendant plusieurs années dans la troupe de Joe Jefferson; Mlle Henrietta Goodwin, ingénue Anglaise d'une rare distinction. "She Stoops to Conquer" sera présentée mardi, mercredi et samedi soirs, et en matinée mardi et samedi.

"The Rivals", jeudi et vendredi soirs.

L'ORPHEUM

La comédie qui a débuté lundi, en matinée, est intitulée "A Persian Garden", dont les critiques de théâtre ont dit tant de bien. Les principaux personnages sont représentés par Kathryn Osterman et Louis A. Simon. Mlle Osterman est une comédienne de beaucoup de talent et une musicienne parfaite. Ils ont le concours d'une troupe excellente.

Un gentil mélodrame est présenté par Mlle Hermine Shone et sa troupe. Parmi les acteurs on entendra Leandros de Cordova un sujet remarquable.

Au programme:— Sylvia Loyal, avec ses chiens savants et un essaim de pigeons blancs; Harry E. Richards et Bessie Kyle, comédiens et danseurs; Leipzig, fameux prestidigitateur; Brent Hayem, maître du banjo; des vues cinématographiques exclusives de Pathé, et l'orchestre de concert, Orphéum.

Meilleur Service Direct — POUR — DALLAS et le NORD du TEXAS En vigueur Dimanche 16 Novembre 1913 Train No. 7, "Sunset Mail," aura des Wagons-Lits directs pour Dallas

A LA SORTIE DE L'OPERA LA NOUVELLE ANNEXE DU RESTAURANT ANTOINE SOUPERS DANSANTS

TULANE CE SOIR TOUTE LA SEMAINE... CRESCENT Co Soir Toute la Semaine

Opéra Français Jeudi, 13 novembre, à 8 p. m. première - Seconde soirée d'abonnement. LA BOHEME Par Puccini.

Opheum Phone Main 333

Feuilleton de l'Abéille de la N. O.

No 13 Commencé le 30 octobre 1913.

Les Chercheurs de Mystères

PREMIERE PARTIE.

(Suite)

— Vous êtes certain ? s'écria Raoul qui voyait, en effet, surgir l'intérêt de cette découverte et qui rapprochait de fait de ce que le pigeon, apportant l'ordre, venait de loin, et qu'il n'exécutait peut-être là qu'un relais d'un voyage plus considérable. Robert aussi s'intéressait à la marche suivie. — Les traces sont bien minimes, pourtant. Hilaire approcha le papier et l'ingénieur l'examina plus attentivement. Après un instant, il s'écria: — Je vois, vous avez raison; il y a peu de traces, mais elles sont assez profondément imprimées pour favoriser une vérification

que vous avez donc déjà commencée.

— Oui.

— Maintenant, il reste tout le champ des recherches avec les pièces des autres pays. Mais songez-y, si vous découvrez la pièce qui s'est gravée là, l'indice sera bien précieux. Il y a des passagers, des marins, des voyageurs déjà repartis.

Raoul tressaillit à ces mots. La lettre qu'il avait sur lui enjoignait au complice de ne pas partir avant d'avoir achevé une partie de son œuvre. Il allait donc échapper si cet ordre e lui parvenait pas. Toutefois, pour ne pas embrouiller les faits et considérant que, selon toute probabilité, le départ qu'il craignait ne s'effectuerait que plus tard, puisqu'il y avait réunion à huit heures, sans doute, il se réserva d'en parler lorsque l'enchânement naturel ferait abandonner ce sujet.

— Comment complexez-vous vous y prendre pour identifier la pièce de monnaie en question ? Ah! j'y pense, j'ai ici un diabolique complet où se trouve un tableau général des pièces monétaires. Cela vous serait-il d'un grand secours.

— En effet. L'ingénieur ouvrit la bibliothèque et en retira un gros volume que le Belge prit avec empressement. Raoul, qui avait médité en si-

lence, se leva en disant à son frère: — Si je téléphonais au Palace. Qu'en pensez-vous ? — Comme tu veux... pour aller là-bas ? — Non, pour les faire venir ici, car nous avons encore trop de besogne.

Il s'approcha de l'appareil; mais, avant de le décrocher, il dit à Hilaire Krollemans: — Ecoutez tout ceci monsieur: vous en retirerez déjà quelque profit.

Le détective amateur se tint tranquille autant que le permettait son besoin de mouvement perpétuel. Mais enfin il se tut, ce qui était déjà fort appréciable.

Avec ses façons ouvertes, simples, se manière de faire de la police dans un calepin extrait des romans en vogue, et sa profonde persuasion qu'il trouvait tout alors que les frères lui ouvraient souvent le chemin, il les avait complètement conquis.

Pour eux, si fermés et si réservés dans leurs liaisons, il n'était plus l'intrus, plus l'inconnu même; il leur semblait tout naturel de se confier à lui et de l'admettre en tiers dans les recherches qu'ils étaient résolus à faire.

Hilaire, qui voyait Clairon de profil, lui envoya un petit sourire d'amitié et, avec une mimique expressive, se tordit un peu le poignet pour lui demander si

son coup de jiu-jitsu le faisait encore souffrir. Le soldat, que cette cordialité achevait de bien disposer, fit de la tête un signe négatif.

La bouche à l'appareil téléphonique, Raoul avait déjà demandé la communication. Allô! je suis bien au Tunisie?... Parfait. Voulez-vous parler lord Byrold ou lord Johnston de venir à l'appareil... Oui, j'attends.

Au bout de trois minutes de silence, la conversation commença. Hilaire était tout oreilles. — C'est vous, lord Byrold... vous reconnaissez la voix, n'est-ce pas?... Raoul... D'abord, je vous prie, des nouvelles de ce pauvre sir Durtham... Ah! Tant mieux... Cela nous soulage d'un grand poids... Le numéro quatre?... Est-ce vrai? Il avait vérifié si vous ne trichiez pas, et maintenant... Refusé de souper? Est-il sérieusement en colère de ne pas être mort?... Ah! oui, il est des vôtres à présent... C'est pour le cercle que je vous téléphone, j'ai des choses à communiquer aux Chercheurs de Mystères... Oui, assez intéressantes... Non, venez ici, voulez-vous?... Vous êtes tous là, venez donc tranquille, oui, finissez votre partie de bridge et arrivez en trois... dans trois quarts d'heure? Très bien. Vous viendrez tous, n'est-ce pas... à tantôt... Good by.

— Eh bien ? demanda l'officier en revenant vers le bureau. — Du diable si je comprends un traitre mot. — Ecoutez-nous en ce cas. Vous avez déjà trouvé deux indices qui peuvent vous mettre sur une trace, mais qui sont aussi, avouez-le, bien aléatoires. Où nous conduiront l'empreinte de cette pièce de monnaie et la petite verroterie trouvée ici ? — Au but affirma Hilaire Krollemans avec assurance.

— et vous croyez seulement à des voleurs d'idées et à des pillards d'inventions. Mais le mystère est plus complexe. Comme vous le savez peut-être, puisque vous connaissez notre nom, nous sommes de mère anglaise et notre père, de noblesse française, était, comme mon frère, un homme de science; je pourrais même ajouter qu'il fut le prédécesseur de mon frère, qui a continué ses travaux. Notre parenté vous expliquera les relations suivies par nous entretenues avec des pairs d'Angleterre descendus au Tunisie.

— Des amis maternels ? — Justement. Tout ceci est nécessaire à la compréhension de ce qui va suivre. Ces messieurs, riches, désœuvrés, épris de sensations nouvelles et, comme tous bons Anglais, un peu originaux, ont constitué, aujourd'hui, après lunch, un club.

— Pour trouver des mystères... j'ai compris.

— On devait rechercher un texte, dans un journal, et en suivre la piste. Ouvrez votre calepin, monsieur Krollemans, vous aurez beaucoup à inscrire. Ecrivez déjà le nom du journal qui tomba sous leurs mains: le "Cairo-Tunis". Ce fut mon frère qui chercha un texte. Vous saisissez bien de quoi il s'agit, n'est-ce pas ?... un passe-temps de grands seigneurs. Et mon frère releva aux petites correspondances une ligne qui semblait mise là exprès pour leur club. Apprêtez votre orsaxon. L'annonce était courte. Elle contenait simplement: "I. D. et une tête de mort, puis ces trois mots: Aujourd'hui huit réunion."

— Sacrebleu! s'écria le Ganitois, vous avez raison... c'est du vrai mystère, ça. — Pas de à à réunion... au singulier, s'il vous plaît, fit remarquer Raoul qui suivait des yeux l'écriture... cela a son importance... Au moment même Robert a fait des observations sur les initiales, la présence de ce dessin macabre et sur chacun des trois mots suivants. Nous pensions surtout à une plaisan-

terie de mauvais goût. Je ne vous redis pas ces observations, car des faits vont suivre.

— Vous m'intéressez, interrompit Hilaire, dont les jambes maigres remuaient frénétiquement. — Suivez bien... je sortis du Palace avec mon frère et Clairon. Robert allait à son hangar d'expériences. Comme il faisait beau, je le quittai seulement hors de la ville et j'y rentrai par la porte Bab-Aléoua, toujours avec mon ordonnance. Nous allions chez des amis arabes.

— Oui, et c'est alors qu'on a profité de votre absence, après vous avoir épies, pour décider le cambriolage d'aujourd'hui. — Vous verrez de suite que, sans aucun doute, on décida encore autre chose. Nous allions pénétrer dans le faubourg lorsqu'un pigeon voyageur tomba mourant auprès de nous. Clairon me l'apporta et nous trouvâmes sur lui ce petit message fermé. Regardez. J'hésitais à l'ouvrir, malgré le manque absolu d'indications extérieures. Mais Clairon me suggéra qu'il pouvait apporter des nouvelles assez graves et que le pigeon mourrait probablement. Je supposai trouver à l'intérieur l'adresse du destinataire et j'ouvris. Ecrivez le texte intégral, sans faire de commentaire.

Et le jeune lieutenant dicta les quelques lignes où le complice

XII L'enquête continue